

JEAN D'ORMESSON

de l'Académie française

**AU REVOIR
ET MERCI**

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions René Julliard, 1966.*

*pour R. qui sait seule
à qui ce livre est dédié.*

Nous avons horreur des faiseurs, des truqueurs, des faux génies, des idéals de matamores et des bouches gonflées. Le grand homme de demain, celui qui gagnera tout notre cœur, c'est l'écrivain qui n'aura pas le courage d'écrire deux cents pages, et qui posera à chaque instant sa plume en s'écriant :

— Qu'est-ce que je fous là, mon Dieu! Qu'est-ce que je fous là?

Il n'y aura plus de passionnés. Il y aura des traîtres qui s'amuseent. Passionnés d'amour? De quel amour? Parce qu'on a couché avec une femme, avec toutes les femmes, il faudrait lever les bras au ciel?...

Vous croyez à notre impuissance, et vous ne voulez pas voir notre lassitude, notre effroyable ennui. Oh! nous continuerons d'écrire. Il faut bien toujours écrire, mais notre plume se promènera sur les fleurs comme une abeille écaillée.

**Jules Renard,
Journal.**

*Das Geld und die Welt und die Zeiten,
Und Glauben und Lieb' und Treu'.*

Henrich Heine,
Buch der Lieder.

*J'eusse volontiers produit un bon
livre. Mais le sort en a décidé autrement.
Et le temps est révolu qui m'eût
permis de l'améliorer.*

Ludwig Wittgenstein,
*Préface aux Investigations
philosophiques.*

DIX ANS APRÈS

Préface à l'édition de 1976

Voici donc un livre déjà vieux de dix ans. Voici ma jeunesse telle que je la voyais quand j'étais encore jeune. Voici mes espérances, mes angoisses, mes dégoûts, mes illusions de jadis. A commencer par le monde et à finir par moi, que de rêves changés en souvenirs, que de trésors évanouis! Le temps est passé par là, avec ses machines à construire et ses machines à détruire. J'ai vieilli. Ma mère est morte. Saint-Fargeau, vendu, a donné naissance au Plessis-lez-Vaudreuil d'Au plaisir de Dieu. Je ne suis pas devenu ambassadeur à Vienne, comme le souhaitait peut-être mon père, ni cardinal camerlingue. Mais depuis que j'écrivais, dans toutes les fièvres de l'innocence : Salut et fraternité. Trente-sept ans, bourgeois, un certain appétit pour la gloire, à défaut pour la publicité : je me présente. Quoi faire?... Allez, au revoir — et encore merci, je suis entré à la fois, comme je le prévoyais avec ironie, dans la vieille maison du quai de Conti et dans ce fameux bureau ovale du rond-point des Champs-Élysées, autour duquel j'annonce, par une prescience presque effrayante, que toute ma vie tournerait. René Julliard est mort, qui avait publié,

en 1966, la première édition de ce livre. Et Gallimard, qui me fascinait — je le raconte dans ces pages —, a tout de même fini par le reprendre à son tour : le voici entre vos mains, avec ses trois lettres magiques et ses filets noirs et rouges. Ah! bravo, Figaro! Bravo, les trente-neuf autres! Et bravo, Gallimard!

Et moi? Encore bravo?... Encore pardon, plutôt. Et, toujours, encore merci. C'est bravo et merci, c'est pardon et merci après au revoir et merci. Je ne démens rien, en tout cas, de ce que je pensais à vingt ans et de ce que j'écrivais à trente-cinq. Sans doute, je ne réécrirais pas aujourd'hui ce que j'écrivais alors. Avec douze ou quinze ans de plus, j'écrirais tout autre chose — et peut-être de moins confus. Mais pas un mot n'est ajouté, pas un mot n'est retranché à mon texte d'avant le déluge. Dans un article d'Arts auquel ce livre fait allusion, j'écrivais en toutes lettres qu'il y avait quand même une justice et qu'on ne pouvait pas, en même temps, être directeur du Figaro et avoir du talent. C'est rudement bien fait pour moi. J'ai changé, bien entendu — et d'ailleurs pas tellement. J'ai peut-être un peu appris. Mais je n'ai rien oublié. Non, je ne regrette rien. Et je ne renie rien de ces temps qui s'éloignent ni de ma jeunesse effacée.

Sans doute, en ces temps-là — in illo tempore... —, étais-je plus jeune, plus libre, plus naïf, plus insolent qu'aujourd'hui. Je n'en rougis certes pas. Peut-être faudrait-il plutôt rougir d'avoir accepté de vieillir. Je ne m'y résous pas non plus. Vieillir est, jusqu'à ce jour, et pour un bon bout de temps j'imagine, le seul moyen de ne pas mourir. Méfiez-vous, fillettes qui jouez au soleil, méfiez-vous, jeunes gens déjà guettés à la fois par la vie et par la mort également sans pitié, vous vieillirez aussi, si vous ne mourez pas. Je ne suis pas mort encore. Merci, mon Dieu! Mais le temps,

évidemment, a exercé sur moi ses pouvoirs misérables, ses prestiges, ses ravages. J'ai fait ce que j'ai pu dans ce désarroi. J'ai navigué au plus près entre l'indifférence et l'insatisfaction dont je parle dans ce livre, entre mes défauts et mes passions, entre le monde et moi, entre le bonheur et l'inquiétude, entre mes contradictions, entre mes limites que je connais mieux que personne et mes minces et prodigieuses ambitions — bien plus modestes que vous ne croyez, bien plus folles que vous ne rêvez.

J'écris quelque part dans Au revoir et merci que le temps qui passe ruine les âmes et change les cœurs et qu'il suffit largement, à lui tout seul, à rendre à la médiocrité ce que masquait la jeunesse. Est-ce que j'ai réussi à échapper à ce destin très sinistre, à ces communes malédictions? Je n'en sais fichtre rien. Je tremble aujourd'hui, au bout d'un chemin déjà long, comme je tremblais hier, le long de la pièce d'eau, aux côtés de mon père. De crainte, de plaisir, de curiosité, de fièvre, et même encore d'impatience, je tremble comme je tremblais. Mais quoi! J'espère aussi, comme j'espérais.

« Il faut changer pour rester le même », écrit Simone de Beauvoir. Oui, bien sûr, j'ai changé. Et je suis resté le même. Le monde aussi a changé. Et il est resté le même. Bravo, le monde! Il m'amuse, à travers ses masques. Je l'aime, malgré ses horreurs. Il m'amuse avec ses masques et je l'aime avec ses horreurs. Je l'aime avec ses drames, je l'aime avec ses mensonges. Je m'efforce, comme je peux, de m'arranger de ce qu'il impose. Je n'en rejette ni le passé, ni le présent, ni l'avenir avec ses promesses, ni l'avenir avec ses menaces. Est-il permis de s'arrêter dans un monde qui continue? A défaut de vaincre le temps, j'essaie, à tout le moins, de me faire un ami, un allié, un complice de ce compagnon tout-puissant dont le cœur n'est pas sûr. Au

revoir et merci est un récit des temps passés. J'attends de pied ferme les temps obscurs encore à venir.

Est-ce que je savais déjà, quand je me demandais : Quoi faire? que la vie se charge très bien de nous enfoncer, à coups d'argent, de pouvoir, de responsabilités, à coups de temps, surtout — y a-t-il vraiment autre chose que le temps? — dans ce qui sera notre destin? Je l'accepte, ce destin. Mais, aujourd'hui comme hier, je me refuse toujours à me confondre avec lui. Entre mon destin et moi subsiste, de plus en plus étroite à mesure que je me rapproche de ma mort, mais enfin subsiste la marge de ma liberté. Elle est toujours peuplée, cette marge, de l'indifférence passionnée que je chantais jadis et que je chante encore dans Au revoir et merci. Cette absence très présente, ce mélange d'ardeur et de refus, cette brûlure et ce recul me font aimer avec passion ce monde, ces hommes, cette vie que je regarde pourtant d'un peu loin et que je confie bien volontiers au bon plaisir de Dieu. Je n'aime pas seulement rire, m'éloigner, m'amuser de presque tout, me moquer des autres et de moi. Disciple optimiste, attardé et vraisemblablement unique en notre âge de Bernardin de Saint-Pierre, de Leibniz, du Garo repentini de la fable de La Fontaine et du docteur Pangloss, je m'obstine encore à penser que Dieu se charge du monde et des hommes plutôt mieux que les hommes. L'histoire a plus de talent que ses acteurs les plus géniaux.

Je suis, à ma façon, un amateur d'histoire, un spectateur du bon Dieu. Dans la mesure de mes moyens, j'étais, j'essayais d'être, je suis toujours ou j'essaie d'être le témoin du temps qui passe et de ma propre vie. C'était l'ambition avouée de La Gloire de l'Empire et d'au plaisir de Dieu. Au revoir et merci n'avait pas d'autre sens. Est-ce qu'il y a rien d'autre à faire, pour un écrivain, pour un homme, que de s'efforcer de comprendre notre monde et sa vie? Est-ce

qu'il existe d'autre tâche pour moi que de balancer mon fanal le long des trains étincelants du temps qui nous emporte? Je suis une espèce de lampiste de l'histoire. Je suis une espèce d'agent secret de Dieu. Peut-être, un jour, tremblez, bonnes gens! je m'en expliquerai à nouveau.

DRAMATIS PERSONAE

Encore pardon

Mon père.

Les Trois Mousquetaires.

Une sœur légère, repentante et imaginaire.

Nicolas de Cuse et Guillaume d'Occam, philosophes.

Des soldats de plomb, absents.

Le capitaine Dreyfus, présent.

Cyrano de Bergerac.

Un poète en Thuringe.

Justus Perthes et son almanach.

Un contrôleur de la Compagnie Internationale des
Wagons-Lits et des Grands Express Européens.

Les maisons de Slesvig-Holstein-Sonderbourg-
Augustenbourg et de Hohenlohe-Waldenbourg-
Schillingsfürst-Kaunitz.

Plusieurs perruques de la Cour et de l'ancien Parle-
ment.

Anne Marie Louise d'Orléans, dite la Grande Made-
moiselle, duchesse de Montpensier, princesse de
Dombes, comtesse d'Eu, cousine du Roi.

Antonin Nompar de Caumont La Force, duc de Lau-
zun, dandy.

Un marmiton de beaucoup de talent.

Un conventionnel régicide.

Mademoiselle Nation, sa fille.

Maximilien de Robespierre, avocat, mon aïeul
d'adoption.

Des voisins de campagne très élégants, fort surpris.

Un petit cousin, éboueur de la Ville de Paris.

Un gentilhomme campagnard, capitaine de hussards
ou de dragons, latiniste, mon grand-père.

Ma grand-mère, très belle, délicieuse, légèrement
antisémite, peu favorable au divorce.

Une tante égoïste et avare, avec de la fortune en Suisse.

Un goinfre à l'agonie, mon oncle.

Jules, garde-chasse.

Un cardinal camerlingue, un ambassadeur à Vienne.

Mon cousin Jacques, parti.

Albertine, disparue.

L'ombre de Brasillach.

Un receveur de tramway, chagriné.

Une professeur de mathématiques à Royat (Puy-de-
Dôme).

Une jeune juive très belle, dans les Basses-Alpes, l'été.

Deux agents de la circulation à bicyclette à Paris, sous
l'occupation allemande.

Beaucoup de fraîcheur

et moi

Ah! bravo

Un vagabond illustre, la nuit, sur les bords de la
Saône ou du Rhône.

Un huissier sans conscience, mais avec beaucoup de
cœur.

Des gladiateurs tout nus.

Jean Hyppolite, hégélien.

Des F.F.I., des S.S.

Un cadavre sur le pont de Solférino.

Georges Bidault, professeur d'histoire, journaliste,
ministre des Affaires étrangères.

Un psychanalyste existentiel, deux marxistes conver-
tis, trois catholiques passés au marxisme.

Nicolas Bourbaki, mythe collectif et mathématicien.

Édith Piaf, chanteuse.

Martin Heidegger, philosophe.

Un grand patron du capitalisme international.

Louis Malle, cinéaste, Jean-François Revel, écrivain.

Une jeune femme, type l'Arlésienne (I).

Roger Nimier, écrivain.

René Julliard et Gaston Gallimard, éditeurs.

Pierre Brisson, président-directeur général du *Figaro*.

Un jeune homme déçu, amoureux de sa belle-mère.

Pierre Lazareff, journaliste.

Un petit anarchiste tchécoslovaque.

Un chauffeur de taxi, stupéfait.

Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur.

Un général, très exact, un maréchal, en retard.

Un ministre de la Quatrième.

Un colonel de parachutistes.

Les ombres ricanantes de Stendhal et de Hemingway.

Un malade romantique et imaginaire.

Maurice Herzog, alpiniste.

Un voyageur désenchanté et parfois enchanté.

Beaucoup de sottise

et encore moi

Et merci

Joseph Staline, dictateur, mon oncle d'élection.

Le chasseur de chez Maxim's.

Un *minus habens*.

Des bourgeois, des amants, des artistes, des révolutionnaires.

Omar, calife, incendiaire présumé de la bibliothèque d'Alexandrie.

Lobb, shoemaker, Hilditch and Key, shirtmaker, London and Paris.

Bulgari, bijoutier, via dei Condotti, près de la place d'Espagne, à Rome.

Jean-Jacques Servan-Schreiber, journaliste.

Lé Saint-Père, pape, à Rome.

Roger Caillois, écrivain.

Claude Lévi-Strauss, anthropologue structural.

Les cavaliers arabes des fresques de Samarcande.

Un jeune homme chinois, à la fortune changeante.

Croquignol, Filochard et Ribouldingue, de la bande des Pieds-Nickelés, et Bicot, président de club.

Un homosexuel francophone sur un banc de parc, à Londres.

Le sapeur Camember.

JEAN D'ORMESSON

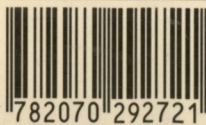
Au revoir et merci

Au revoir et merci, essai autobiographique, commence par ce portrait condensé :

« Trente-sept ans, bourgeois, vie sexuelle normale, plus d'argent que la moyenne, bonne santé, bonnes études, ni beau ni laid, un certain appétit pour la gloire, à défaut pour la publicité : je me présente. Quoi faire? »

Issu d'une lignée d'aristocrates qui ont su se rendre illustres à travers l'histoire de France, suffisamment nourri de préjugés pour les dominer avec un cruel humour, Jean d'Ormesson se pose constamment une interrogation rieuse, lucide et sans illusion sur son rapport à la famille, à la société, à l'époque dont il est le filtre et le témoin. Il se situe, par-dessus tout, avec ironie et gravité, en face de son irrésistible vocation d'écrivain. À travers une féroce autocritique, le lecteur voit peu à peu se dessiner et prendre un étonnant relief les grands thèmes secouant notre fin de siècle. Les problèmes vitaux sont posés, dans ce texte, sur un ton de véhémence souvent farceuse, parfois tendre. Mais ils sont soutenus du début à la fin par une volonté courageuse : y voir un peu plus clair dans l'homme d'aujourd'hui comparé à celui d'autrefois apparaît ici comme un devoir.

nrf



9 782070 292721



76-III A 29272 ISBN 2-07-029272-X

Extrait de la publication